

Didier Castanet *

« À l'opéra, en écoutant la Callas, j'ai compris que, quand nous écrivons, la chose la plus difficile est de soutenir longtemps la *mezza voce* dans le registre le plus aigu. »

Giorgio Agamben ¹

Il y a bien longtemps maintenant, une personne pour qui j'avais beaucoup de sympathie me disait : « Vous savez, quand on lit Lacan on doit avoir beaucoup d'humilité. » Ce n'était pas un avertissement, juste une remarque dans une discussion où bien sûr quelqu'un de particulier était concerné.

Cette remarque, je l'ai faite mienne pour ce soir quant à la tâche à laquelle je me suis trouvé confronté. En effet, je ne pouvais pas tout commenter. C'était et c'est encore une mise au travail.

Aussi, dans le début de la leçon que nous travaillons ce soir, j'ai retenu trois points, plutôt trois formules de Lacan, qui vont me servir de support pour mon développement :

– la première se situe à la page 130 du séminaire ², au tout début du point 1, et elle nous dit « comment la transmission d'une lettre a un rapport avec [...] la jouissance » ;

– le deuxième point est contenu dans les pages 132 et 133 et il concerne la formule « il n'y a pas de rapport sexuel » pour nous dire qu'il échoue à être inscriptible, et Lacan nous renvoie à la logique. J'essaierai devant vous de m'expliquer ce passage ;

* [↑](#) Commentaire de la première partie de la leçon VIII du *Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant* (Paris, Le Seuil, 2007, p. 129-138), à Paris, le 16 janvier 2025.

1. [↑](#) G. Agamben, *Ce que j'ai vu, entendu, appris*, Caen, Éditions Nous, coll. « Antiphilosophique Collection », 2024.

2. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 130.

– la troisième formule se trouve à la page 134 du séminaire : « La lettre féminise ceux qui se trouvent [...] être à son ombre. »

Vous constatez que je laisse de côté des éléments essentiels de cette leçon comme « la vérité est structure de fiction » et tout ce qui a trait, à la fin de ce que nous devons commenter, à la logique, à la logique formelle ou encore au syllogisme. À chaque jour suffit sa peine !

Tout cela est pour moi encore un chantier. Malgré les textes de Freud et de Lacan, j'ai eu besoin, pour essayer de mieux entrer dans le texte, d'outils complémentaires. Je me suis donc servi de *La Logique et son histoire, D'Aristote à Russell*, de Robert Blanché, tout particulièrement ce qu'il développe sur le syllogisme³. Je me suis aussi servi de l'ouvrage de Léna Soler, *Introduction à l'épistémologie*⁴, notamment ce qu'elle écrit dans un paragraphe qu'elle intitule « Penser les rapports du langage à son référent », mais aussi ce qu'elle développe sur les paradigmes, les changements de paradigme et les théories de Bachelard et de Kuhn. Ce qui m'a intéressé là, c'est tout ce qu'elle aborde sur les obstacles épistémologiques à la recherche. Puis, comme c'est important dans ce séminaire et nouveau pour moi, je suis allé voir dans le *Que sais-je ?* de Viviane Alleton sur l'écriture chinoise⁵.

Dans ce séminaire XVIII, tournant qui prépare les formules de la sexuation du séminaire *Encore*, Lacan nous dit : « Ce n'est que de l'écrit que se constitue la logique », puis de poursuivre : « [...] c'est de l'écrit que s'interroge le langage⁶ ».

Sans entrer dans les détails sur ces références de Lacan à la logique propositionnelle, je dirai que les formules ou mathèmes de la sexuation sont une mise en acte de ce que Lacan a avancé concernant la fonction de l'écrit. C'est ce qu'il commence à développer dans cette leçon que nous étudions ce soir et il poursuivra à la leçon suivante du 9 juin 1971. L'élaboration de ces formules s'appuie sur l'évolution de la logique des propositions. C'est de cette évolution qu'il faudrait rendre compte afin de saisir non seulement les emprunts que Lacan y a effectués mais aussi les modifications qu'il y a introduites, comme effet de retour de ses propres avancées sur cette logique. Il s'agit dans cette évolution du passage de la logique

3. ↑ R. Blanché, *La Logique et son histoire, D'Aristote à Russell*, Paris, A. Colin, coll. « U », 1970, p. 45.

4. ↑ L. Soler, *Introduction à l'épistémologie*, Paris, Ellipses, 2000, p. 119, 163 et suivantes.

5. ↑ V. Alleton, *L'Écriture chinoise*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2002.

6. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 64-65.

d'Aristote à la logique mathématique des quantificateurs. Les mathématiques sont en effet pour lui le champ privilégié où s'est affirmée la fonction de la lettre ou de l'écrit, et ce quant au réel et à la transmission. Ainsi, en ce qui concerne le champ de la psychanalyse, il soutient que seule l'écriture de ce qu'il appelle les mathèmes est susceptible d'atteindre à un réel qui se transmette intégralement. D'où son affirmation que le mathème est le point pivot de tout enseignement.

La question du rapport entre langage, logique et écriture, d'une part, et inconscient d'autre part, se retrouve tout au long de l'enseignement de Lacan. Le présent séminaire l'a abordée d'une façon qui en a renouvelé l'acuité en montrant comment elle se trouve effectivement au cœur de l'expérience de la psychanalyse en tant que celle-ci a affaire au réel.

Après un premier tour qui aboutit à *L'Envers de la psychanalyse*, c'est un second tour que Lacan amorce ici avec la question de la lettre dans son lien à la parole. Et c'est la tentative de dégager ce qu'il pourrait bien y avoir de commun, sur le plan logique, entre d'une part la béance qui sépare la parole de l'écrit, d'autre part l'impossible qui sépare vérité et jouissance dans le tétraèdre des discours, et enfin l'impossibilité d'écrire le rapport sexuel.

La leçon que nous allons tenter de commenter ici va continuer à traiter la question de l'écriture et de son rapport à l'inconscient en se référant à un type particulier d'écriture élaborée par Lacan, toujours entre 1970 et 1973, sous le terme de formules ou mathèmes de la sexuation.

Cette écriture, intimement articulée avec certains pas décisifs de la logique propositionnelle, a permis d'opérer quelques avancées sur les questions relatives à la jouissance, en soutenant en particulier la distinction entre la jouissance phallique et la jouissance de l'Autre. Cela ne doit guère nous étonner puisque nous avons déjà vu que la lettre bordait *littéralement* ou *littoralement* la jouissance au niveau de l'inconscient. Autrement dit, la lettre bouche le trou de la jouissance dans le savoir inconscient, opération qui a conduit Lacan à énoncer qu'au niveau des fonctions déterminées par un discours – que désignent les quatre lettres S1, S2, \$ et *a* au niveau de l'écriture des quatre discours –, l'écrit, c'est la jouissance ⁷.

C'est l'orientation de Lacan à ce moment-là et cela se précise à la fin de cette leçon. Je dirai que cette leçon s'inscrit dans un mouvement. Je dis ça parce que pour vous présenter ce travail, j'ai fait des allers et retours dans le séminaire pour tenter de m'expliquer les points que j'ai retenus.

7. [↑](#) *Ibid.*, p. 129.

Le rapport sexuel non inscriptible

Lacan a d'abord utilisé le terme d'acte sexuel à partir du séminaire *La Logique du fantasme*, avant d'y substituer celui de rapport sexuel. Mais « acte » est à entendre dès ce moment au sens de relation, terme qui apparaît dans le même contexte et qui se réfère à la relation signifiante. En effet, chez un être parlant, un acte, quel qu'il soit, nécessite la référence au signifiant pour pouvoir se constituer comme tel. Le terme acte dans le contexte de la sexualité renvoie donc à ce qui fonderait un sujet comme homme ou femme, soit à l'avènement d'un signifiant qui représenterait le sujet comme d'un sexe auprès d'un autre signifiant représentant l'autre sexe. C'est à cette condition que l'acte sexuel au sens de la relation existerait.

La substitution à partir de 1970 de la formule « il n'y a pas de rapport sexuel » à celle d'« il n'y a pas d'acte sexuel » vient marquer l'accentuation de l'appui que Lacan prend du côté de la logique, et qui le conduira à l'élaboration des formules de la sexuation.

Sur cette question de la logique, Lacan s'efforce d'établir une logique qui prenne en compte la dimension du sujet. Il part de la logique propositionnelle, mais fait usage de la logique intuitionniste (la logique intuitionniste, qui permet de se passer du tiers exclu, pourra rendre compte de l'indécidable qui va surgir côté « femme » des formules de la sexuation). L'usage des quantificateurs – que Lacan nomme plus volontiers « quanteurs », *il existe un x , pour tout x* , etc. – va lui permettre de construire une formalisation différente de celle qui régit la logique syllogistique d'Aristote, remettant notamment en question le traitement réservé au particulier : celui-ci ne sera plus assuré d'une existence simplement au titre de sa particularité. Sur ce point, je vous renvoie à la leçon du 8 décembre 1971 du séminaire ... *Ou pire*.

Par ailleurs, il introduit également un quanteur – n'existant pas plus dans la logique moderne que dans celle d'Aristote et dont celui-ci a même écarté l'idée –, le *pas tout x* , qui nie le tout, sans pour autant désigner l'universelle négative qui se caractériserait d'un *aucun x* . Ce quanteur servira à caractériser la position de la femme en tant qu'elle n'est *pas toute* soumise à la fonction phallique.

Parallèlement, est développée l'articulation du rapport sexuel avec la jouissance, déjà évoquée dans le séminaire *La Logique du fantasme*. Or, la jouissance sur laquelle est fondé le rapport sexuel n'est pas jouissance de l'Autre comme tel, mais jouissance de l'objet.

Ainsi, dans « Radiophonie ⁸ », Lacan précise que la jouissance dont le rapport sexuel se supporte est articulée, comme toute jouissance, au plus-de-jouir, soit à l'objet *a*. Ce plus-de-jouir est ce qui masque l'inaccessibilité du partenaire, sauf à l'identifier à cet objet *a* pour l'homme ou à le réduire au phallus, soit au pénis imaginé comme organe de la tumescence, pour la femme.

C'est dans le séminaire que nous commentons, dans la leçon du 17 février et celle qui nous intéresse ce soir, du 19 mai 1971, que Lacan apporte les précisions nécessaires quant au sens du terme de rapport dans la conjonction des sexes. Il s'agit d'un rapport, nous dit-il, « qui ferait loi en tant qu'il relève, sous forme quelconque, de l'application telle qu'au plus près la serre la fonction mathématique ⁹ ». Or, une telle loi n'a rien de commun avec celle qui est cohérente au registre du désir, de l'interdiction, où il y a conjonction, voire identité, de ce désir et de la loi.

Dans la formule « il n'y a pas de rapport sexuel », il s'agit de tout à fait autre chose, qui se situe donc dans le registre de la logique, plus précisément de la possibilité d'application d'une fonction qui ferait loi. Une telle application logique suppose l'écriture de la fonction. En effet, un rapport n'existe en logique que s'il est écrit. Ainsi, l'essentiel du rapport est une application qui s'écrit. En dehors de l'écriture, il n'y a pas de rapport en logique.

Pour qu'il y ait rapport sexuel, il faut que ce rapport puisse s'écrire dans une fonction *F* qui fasse loi pour tous les sujets *x*. Autrement dit, puisqu'il s'agit d'êtres parlants, il faut que du langage quelque chose se produise qui mette *F*, la fonction, dans un certain rapport d'écriture avec *x*, le sujet, et s'écrive $F \rightarrow x$, soit *F* appliqué sur *x*. Or le langage ne peut réaliser cette écriture du rapport sexuel, en tant qu'il mettrait en rapport l'homme et la femme, puisque ces signifiants n'existent pas dans l'inconscient, et c'est en ce sens que ce rapport n'existe pas. Reste à le démontrer sur le plan logique.

Pour ce faire, Lacan a recours à l'écriture d'une fonction, la fonction phallique en l'occurrence, en la référant à la logique propositionnelle pour établir le mode d'inscription de l'être parlant comme être sexué, soutenir sa proposition du non-rapport sexuel et désigner dans la jouissance phallique, entre autres, sa suppléance.

8. [↑](#) J. Lacan, « Radiophonie », *Scilicet*, n° 2-3, Paris, Le Seuil, 1970, p. 90.

9. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 68.

Le développement sur la fonction de l'écrit provoque un de ses effets qui concernent directement le psychanalyste, à savoir que la formulation « il n'y a pas de rapport sexuel » ne peut valoir que dans le champ de l'écrit. En effet, tout rapport ne tient que de pouvoir être écrit dans la mesure où parler de rapport implique la référence à ces semblants que sont les petites lettres et non à quoi que ce soit qui serait prélevé dans le réel. Cela ne saurait signifier qu'il ne se passe rien dans le réel, mais au nom de quoi appellerait-on cela rapport, puisque ce terme ne vaut que pour le symbolique, donc ce qui est affaire d'écriture ?

La réponse est annoncée : c'est la fonction du phallus qui constitue l'obstacle à un tel rapport et rend intenable la bipolarité sexuelle en même temps qu'elle rend son inscription possible. En effet, loin de se confondre avec le pénis, ce que vise le phallus, c'est son rapport à la jouissance. Et c'est précisément ce point qui distingue la fonction du phallus de la fonction physiologique du pénis : il y a une jouissance qui constitue sa condition de vérité. C'est aussi le point qui justifie la distinction de ce que Lacan appelle l'être et l'avoir, dont l'incompatibilité est un autre nom de la castration.

La lettre et l'objet

Lacan poursuit son inlassable quête sur cette émergence de l'écrit dans la parole que constitue l'inconscient. Et c'est aussi dans ce séminaire qu'il fait le plus référence à l'écriture chinoise. *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, et il faut préciser que « du semblant » est un génitif objectif et non subjectif, marque bien ce que recherche Lacan avec l'interprétation, c'est-à-dire un discours qui, selon son expression, « déchaîne la vérité ». Je le cite dans la leçon du 13 janvier 1971 : « L'interprétation n'est pas mise à l'épreuve d'une vérité qui se trancherait par oui ou par non, elle déchaîne la vérité comme telle ¹⁰. »

Pour Lacan, le semblant, c'est le signifiant encore trop déterminé par la linguistique. Et c'est du côté d'une écriture qui laisse apparaître ce qu'il en est du plus-de-jouir, subversion de la plus-value de Marx par la prise en compte du symptôme, que Lacan trace le sillon d'un discours nouveau pour la psychanalyse. Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que Lacan va se démarquer de la linguistique classique pour rendre compte de ce qui du langage fait trace inconsciente avec ce qui s'y attache du corps, soit la matière jouissante.

10. [↑](#) *Ibid.*, p. 13.

Lacan persiste en nous disant que la lettre ne décalque nullement le signifiant. Il s'oppose ainsi à une conception purement transcriptive de la parole, l'analyse en repère les effets par qui la parle.

La lettre, la lettre volée, la lettre littorale entre la jouissance et le savoir sont autant de façons de désigner pour la psychanalyse le bord du trou dans le savoir. Trou dans le savoir qui ne permet pas de résorber l'objet *a* dans le savoir. C'est sur ce point qu'il faut nous référer à l'inconscient défini par Lacan non plus par des signifiants articulés en attente d'être interprétés, mais comme une articulation signifiante hors sens qui se noue par un réel et non plus par le sens. Et c'est cela qui « commande cette fonction de la lettre ¹¹ ». Lacan nous précisera bien qu'il n'y a pas de confusion entre la lettre et le signifiant.

Plus d'une fois Lacan a repris le conte d'Edgar Poe pour souligner le rapport très singulier de la lettre à une femme « pour ce qu'elle y fait valoir son être, en le fondant hors de la loi ¹² ». La lettre met le savoir en échec, on ne peut parler d'en-soi de la femme comme si on pouvait dire toutes les femmes. Pas d'universel, et il ajoute : « *La* femme – j'insiste – qui n'existe pas, c'est justement la lettre – la lettre en tant qu'elle est le signifiant qu'il n'y a pas d'Autre, *S(A)* ¹³. » Il n'y a donc pas plus de lettre-toute que de femme-toute, c'est-à-dire qu'aucun « un » universalisant ne peut s'y attacher.

Ce que retient Lacan dans cette histoire de *La Lettre volée*, c'est l'effet des déplacements de cette lettre, qui passe des mains de la Reine à celles du ministre puis à Dupin, et ce que ça a comme conséquence d'être le détenteur de la lettre en question. En effet, celui qui écrit ne sait pas forcément ce qu'il écrit, pas plus que celui qui parle ne sait nécessairement ce qu'il dit. D'où la conséquence : la lettre féminise. Féminisé, c'est-à-dire rendu dépendant de l'intervention du phallus. Mais alors, on se demande d'où vient cette fonction féminisante de cette lettre volée.

La femme – celle qui n'existe pas puisqu'on ne peut pas dire « toutes les femmes » –, c'est la lettre en tant qu'intéressée à la fois par la dimension phallique du signifiant (le symbolique) et par la dimension réelle (celle de l'objet cause du désir).

Comme dans *La Lettre volée*, ou plutôt *détournée* ainsi que le propose plus justement Lacan dans sa traduction, croire qu'on a mis la main dessus

11. [↑](#) *Ibid.*, p. 117.

12. [↑](#) *Ibid.*, p. 132.

13. [↑](#) *Ibid.*, p. 108.

n'a d'autre effet que celui d'une castration, un effet féminisant, transformant le ministre, qui croit posséder le secret sur la jouissance de la Reine qu'elle est supposée receler, en gandin. On observe une différence notable cependant dès le séminaire *L'Identification* par rapport à *La Lettre volée*¹⁴. En effet, ce n'est plus « le phallus comme signifiant donnant la raison du désir¹⁵ » qui détermine cet effet de castration, mais un objet qui reste dans l'ombre portée des lumières du symbolique, autrement dit le réel d'un plus-de-jouir a-sexué, au-delà des semblants et au cœur de la dynamique désirante, l'objet *a*. Ce qui tente de s'écrire par la lettre, ombre portée de l'objet, clive notre savoir.

À l'image du passage de l'Œdipe comme mythe (ce qu'il est chez Freud) à l'Œdipe comme écriture, c'est-à-dire comme logique, il y a passage du sexe comme affaire biologique au rapport entre homme et femme comme effet dont il y a lieu de tenter de formuler la logique, celle justement d'un discours qui ne serait pas du semblant et qu'il appartient à l'analyste de lire dans la parole du névrosé, qui ne cesse de faire entendre que de rapport sexuel il n'y a point.

14. [↑](#) J. Lacan, « Le Séminaire sur "La Lettre volée" », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966.

15. [↑](#) J. Lacan, « La signification du phallus », dans *Écrits, op. cit.*, p. 693.